

Le phylloxéra

D'abord considéré comme une maladie qui pouvait « passer » ou bien qui ne toucherait que quelques-uns, le phylloxera a frappé et détruit la quasi-totalité du vignoble français. Le Quercy fut frappé comme les autres bien que plus tardivement.

Un fléau inconnu venu d'Amérique

Le phylloxéra est détecté pour la première fois dans le Gard en 1863. Il est arrivé en Europe à la suite de l'introduction de plants de vignes américaines importées pour l'étude et l'agrément. Tandis que les maladies connues jusqu'alors ne faisaient qu'amoinrir temporairement la récolte, la vigne touchée par le phylloxéra meurt dans les trois ans. Au début d'avril, une femelle appelée « fondatrice » naît d'un œuf d'hiver. Une première colonie pique de préférence les jeunes feuilles puis les rameaux et les vrilles. Chaque fondatrice, aura une descendance finale de plusieurs dizaines de millions de pucerons. Puis, quelques individus descendent des feuilles pour donner naissance à une première génération souterraine. Chacun d'entre eux aura une descendance finale d'une dizaine de millions d'individus qui passeront l'hiver en sous-sol en supportant sans inconvénient des températures extérieures inférieures à -20° C. Au printemps la reprise d'activité est immédiate et une part des larves donne naissance à des phylloxéras ailés. Portés par le vent à des dizaines de kilomètres ils diffusent et multiplient les colonies dévastatrices. « La première année, seul le jaunissement se constate. La deuxième année, la tâche s'est élargie et la récolte est atteinte, dans son volume comme dans sa qualité. La troisième année, il n'y a plus de bourgeons au printemps et la mort du

cep est définitive à l'automne, après la totale pourriture des racines et des radicules surchargées de nodosités »¹. Le mal est identifié dans l'Hérault dès 1869 avec peu de conséquences jusqu'en 1875. En 1876, l'effondrement est brutal la production passant de 13 millions à 6,5 millions d'hectolitres. Le phylloxéra se répand de plus en plus rapidement en Provence et en Languedoc. Bientôt l'ensemble des vignobles de France sont touchés. De 40 à 70 millions d'hectolitres en année normale, la production chute à 25 millions d'hectolitres en 1879.

Le Quercy à son tour frappé par la « Bête »

Le fléau fait son apparition dans le vignoble cadurcien en 1876, sans doute poussé par les vents d'ouest depuis le Bordelais où le mal est apparu en 1869². Choc d'une violence inédite, il frappe d'autant plus fort la région qu'elle s'est presque intégralement convertie à la viticulture à la faveur des trois décennies antérieures - quand la demande nationale était à la hausse et que le potentiel de production des autres régions était diminué par l'oïdium.

Gustave Guiches livre un témoignage de choc, à peine romancé, dans l'un de ses premiers livres, *L'Ennemi*, qui paraît en 1887. Le jeune homme natif d'Albas, fils de propriétaire viticole, ne s'intéressait guère à l'agriculture et préférait la littérature, mais trouve dans cet événement matière à écrire. Son texte fourmille de détails saisis

à chaud sur le cataclysme que traverse sa région. Il raconte ainsi comment la nouvelle de l'arrivée de « la bête », comme on l'appelle, saisit d'effroi les vigneron. Village après village, parcelle après parcelle, elle se rapproche. La presse suit cela de près. « Un article du *Réveil quercynois* (...) signalait une effrayante recrudescence dans l'invasion phylloxérique. C'était la lettre d'un cultivateur des environs de Marcayrac. Ce correspondant racontait avoir été frappé par la présence de tâches nombreuses dans sa plaine ainsi que dans les plaines voisines. Ces tâches marquaient distinctement, sur la verdure, un jaunissement des feuilles et comme un arrêt de la végétation. Il avait eu la curiosité de déchausser une souche et, sur les racines, à l'aide d'une loupe prêtée par l'instituteur, il avait observé des myriades de pucerons microscopiques, parmi lesquels, de nombreux insectes, semblables aux fourmis ailées, gagnaient le feuillage en troupes innombrables »³.

Les souvenirs d'Eugène Rascouilles, rédigés vers 1922, méritent eux aussi d'être cités⁴. Familier du hameau du Souleilla sur le causse d'Albas, où son oncle Frédéric possède une belle exploitation viticole, Eugène se souvient de l'arrivée de l'insecte ravageur :

« J'avais 7 ans lorsque j'entendis parler pour la première fois d'une terrible bestiole appelée du nom bizarre qui détruisait la vigne. L'oncle Frédéric, le premier, ne voulut pas croire à cette bête et cependant les sinistres précisions données par un négociant bordelais, marchand de vin de passage au Souleilla, étaient exactes. Frédéric rit des craintes de ce porteur de mauvaises nouvelles, de cet oiseau de mauvais augure. Pour tous ces vigneron du causse, pour un pied terreux au courage inlassable, il n'était pas possible que ces superbes vignes qu'ils avaient sous leurs yeux et qui étaient leur orgueil, leur richesse, fussent un jour détruites par un

imperceptible insecte. Trois ans après ces vignobles incomparables étaient totalement détruits. Plus terrible que les sauterelles d'Algérie, le phylloxéra s'attaqua à l'âme de la vigne. La lutte devint âpre, les vigneron eux-mêmes burent de l'eau. Mélancoliques, désabusés, ils virent s'effondrer toutes leurs espérances. Ils assistèrent navrés, impuissants à leur irrémédiable ruine. Que faire ? Que devenir ? »

Lutter contre le fléau

La dimension nationale du drame vécu par les vigneron mobilise tout ce que le pays possède en savoir et expertises afin de trouver un moyen de lutte efficace contre le ravageur. La Commission du phylloxéra créée par le ministre de l'Agriculture en 1871 est présidée par Jean-Baptiste Dumas. Un prix est créé et fait appel aux contributions de tous. Le grand Louis Pasteur la présidera en 1885. L'Académie des Sciences est sollicitée et met en place une commission qui distribue des crédits et publie en 1876 une « Instruction pour les viticulteurs ». Les mémoires et les plis cachetés, envoyés de toute la France, affluent Quai Conti, à Paris, préconisant des remèdes tous aussi inefficaces les uns que les autres. Le sujet occupe les savants jusqu'à la fin du siècle, suscitant plusieurs milliers de publications.

Sur leurs terres, les vigneron qui ne se contentent pas de croire à l'immunité ou au mal passager tentent tout pour sauver leur vigne. Insecticides, submersion hivernale font partie de la panoplie éclectique des protections, auxquelles on peut ajouter le badigeonnage des souches avec un mélange d'huile lourde de houille, de naphthaline brute, de chaux vive et d'eau. Le sulfure de carbone est aussi injecté à haute dose. Il s'agit de détruire les insectes pour éviter leur propagation sur la parcelle. Mais voilà : « La souche est tuée

quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent (...) À ce traitement énergique tous les êtres organisés succombent : escargots, lombrics, arachnides, insectes de tous genres, vignes, tout est mort »⁵.

Guiches a la dent dure à propos des comités de vigilance qui se créent pour tenter de secourir les vigneron. « La plupart étaient dirigés par des vétérinaires. Ils visitaient les vignes malades, faisaient des conférences couronnées de banquets où, dans l'excitation des derniers vins, ils exaltaient le caractère de leur mission, toastaient à la mort de « la bête » et s'en allaient, parcourant les contrées, encouragés par l'espoir de plantureux festins »⁶.

Comme lors des grandes épidémies du Moyen Âge, la religion est un recours pour certains. D'après le chanoine Sol, des processions entonnent ce chant dans le vignoble de Cahors :

Grand Dieu tout-puissant
Arrête ce malheur !
De l'insecte méchant
Sois l'exterminateur
Oh ! laisse-nous le vin
Oh Laisse-nous le vin
Notre bonheur⁷.

Faute de pouvoir soigner il faut remplacer...

Face au progrès du mal, les remèdes échouent les uns après les autres. Alors on arrache et on replante. Mais là encore, c'est l'échec : les replantations à l'identique se soldent par la mort rapide des jeunes plants. En désespoir de cause il faut se résoudre à abandonner ce qui existait. Emerge alors l'idée de replanter les vignobles détruits avec des plants

américains, qui eux résistent au phylloxéra. Dès 1869, le Bordelais Laliman propose l'importation de plants au Congrès de Beaune. L'idée ne progresse cependant que lentement. En 1873 le gouvernement envoie Planchon pour faire l'inventaire des vignes américaines ; il revient de Caroline du Nord avec 100000 plants. Dès l'année suivante « commencent à s'affronter les « sulfureurs », partisans de la lutte chimique et les « américanistes »⁸. Au départ, les plants ne sont pas greffés. Ces vignes nouvelles résistent bien au phylloxéra et fournissent des récoltes abondantes, mais le vin n'est pas de bonne qualité, marqué par un goût « foxé » plus ou moins prononcé. Des hybridations permettront de surmonter les défauts les plus graves sans permettre cependant de produire un vin de qualité.

« La solution miraculeuse fut le greffage »⁹ : sur un pied américain qui résiste bien au phylloxéra, on greffe un cépage de vitis vinifera : les grappes de ce greffon donnent un vin dont la qualité est comparable à celle de la vigne européenne « franche de pied ». La technique définitive n'est mise au point qu'en 1878. L'Ecole d'agriculture de Montpellier initie les petits viticulteurs à ce travail délicat, initialement réservé aux spécialistes. Mais la replantation coûte très cher. Pour aider les viticulteurs, la loi du 2 août 1879 dispense de l'impôt foncier les vignes nouvellement plantées pendant trois ans. Le vignoble languedocien est le premier à « s'américaniser » au cours des années 1880, en utilisant aussi bien des hybrides que des plants greffés. Dès 1885, il y a dans le département de l'Hérault plus de plants américains que de plants français... De nouvelles perspectives pouvaient s'ouvrir.

¹ Gilbert Garrier, *Le Phylloxera. Une guerre de trente ans 1870-1900*, Albin Michel, 1989, page 21

² José Baudel, *Le vin de Cahors*, Gourdon, Editions de la Bouriane, 1995 (1972), p. 29.

³ Gustave Guiches, *L'Ennemi*, Paris, Librairie moderne, 1887.

⁴ Nous remercions Patrice Foissac pour la communication de cette archive familiale. Voir Patrice Foissac, Eugène Rascouailles, « L'école et la République à la fin du XIXe siècle : un témoignage quercynois inédit », *Bulletin de la Société d'études du Lot*, Tome CXXXVII, octobre-décembre 2016.

⁵ "Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences", tomes XCI et XCIII, 1880 et 1881. Institut de France. Académie des sciences, Gauthier-Villars, Paris, 1881-1884, page 14.

⁶ Gustave Guiches, *op. cit.*

⁷ Gilbert Garrier, *Le Phylloxera. Une guerre de trente ans 1870-1900*, Albin Michel, 1989, page 54.

⁸ Huetz de Lempis Alain. *La vigne américaine au secours de l'Europe*. In: Cahiers d'outre-mer. N° 179-180 - 45e année, Juillet- décembre 1992. Les plantes américaines à la conquête du monde. pp. 461-478; page 466. doi : <https://doi.org/10.3406/caoum.1992.3458>

⁹ Huetz de Lempis Alain. *La vigne américaine au secours de l'Europe*. In: Cahiers d'outre-mer. N° 179-180 - 45e année, Juillet- décembre 1992. Les plantes américaines à la conquête du monde. pp. 461-478; page 467. doi : <https://doi.org/10.3406/caoum.1992.3458>